

# **Commandant du PCAM 10<sup>ème</sup> DP**

**Septembre 1959 – Novembre 1960**



**Roland Glavany**

## Roland Glavany

Roland Glavany est né le 28 avril 1921 à Nantes.

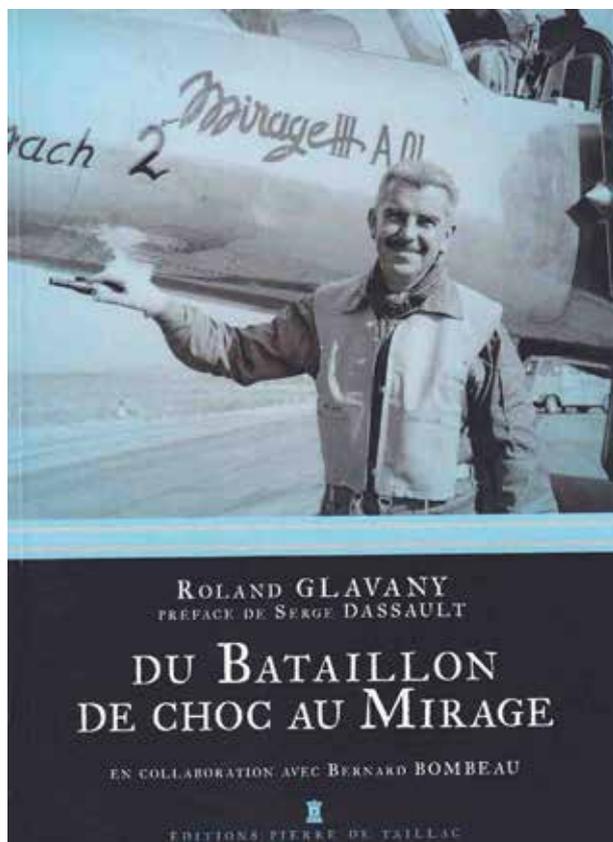
En 1939, reçu aux baccalauréats de mathématiques et de philosophie, il s'inscrit en classe préparatoire à l'École Navale et à l'École de l'Air, au lycée Saint-Louis de Toulouse. Après la défaite française et la signature de l'armistice les concours d'entrée dans les écoles sont interrompus ou reportés, l'École de l'Air de Salon-de-Provence est dissoute en août.

En septembre 1940, un concours est cependant organisé discrètement et Roland Glavany fait partie de la quarantaine d'élèves sélectionnés. Il rejoint, le 1<sup>er</sup> avril 1941, le cours spécial d'élèves-officiers qui s'ouvre, sans l'accord de l'occupant, près de Toulouse.

En septembre 1941, le général Jean Bergeret obtient des forces d'occupation la réouverture de Salon-de-Provence. Roland Glavany y obtient, en septembre 1942, son brevet de pilote sur Morane-Saulnier MS 230 et devient sous-lieutenant.

Après l'invasion de la zone libre, en novembre 1942, l'École de l'Air est fermée. Comme beaucoup de ses camarades, il rejoint l'organisation Jeunesse et Montagne qu'il déserte rapidement. Il passe en Espagne en juin 1943 et finit par rejoindre Alger où il apprend qu'il ne peut poursuivre sa formation qu'aux États-Unis. Il choisit alors de changer d'uniforme : « *Je n'étais pas venu de si loin pour partir en Amérique, alors que la guerre se poursuivait en Europe* ».

Près d'Alger, il s'engage dans le 1<sup>er</sup> Bataillon parachutiste de choc du commandant Gambiez. Après un mois d'entraînement intensif, responsable d'une section de combat, il participe à la libération de la Corse, de l'île d'Elbe, puis au débarquement de Provence et à la campagne de France. Il est blessé plusieurs fois.



En 1945, cité trois fois à l'Ordre de la Nation, il signe à Paris un nouvel engagement dans l'armée de l'Air. À 23 ans, il complète sa formation de pilote à l'École de Meknès. En août, il est affecté à Fribourg, au GR 2/33 Savoie.

En 1948, il est élève à Sup-Aéro puis il est recruté au CEV après être passé par l'École du personnel navigant d'essais et de réception.

Il participe pendant quatre ans aux essais de nombreux chasseurs comme le *Vampire*, le *Mistral*, l'*Ouragan*, le *Mystère II*, ou encore le *Mystère IV-A*. En 1954, placé en congé du personnel navigant, il est détaché pour une période de cinq ans comme chef-pilote chez Marcel Dassault. Il vole sur les *Mystère IV*, *Vautour*, *Étendard IV*, *Mirage III*. Le 17 juin 1958, il prend les commandes du prototype du bombardier supersonique *Mirage IV*.

Roland Glavany décède le 16 janvier 2017 à Issy-les-Moulineaux.

Dans son livre remarquable : *Du Bataillon de choc au Mirage* Roland Glavany raconte, de façon passionnante, toutes les épisodes de sa vie trépidante.

*Du Bataillon de Choc au Mirage* - Éditions Pierre de Taillac - 14640 Villers-sur-Mer

# Sommaire

<b>Roland Glavany</b>	
<b>Retour en Algérie .....</b>	<b>1</b>
<b><i>Alouette</i> et Sikorsky H-34 .....</b>	<b>2</b>
<b>À la 10<sup>ème</sup> DP .....</b>	<b>3</b>
<b>Le PCAM.....</b>	<b>4</b>
<b>La côte 1621, le PC <i>Artois</i> .....</b>	<b>5</b>
<b>L'affaire des Barricades .....</b>	<b>6</b>
<b>Bernard de Saint-Hillier .....</b>	<b>7</b>
<b>Combats à la frontière tunisienne .....</b>	<b>8</b>
<b>Dans le Hodna .....</b>	<b>9</b>
<b>Dans le massif de l'Ouarsenis .....</b>	<b>10</b>
<b>Dans les Aurès .....</b>	<b>11</b>
<b>Les adieux .....</b>	<b>12</b>

Ce document, extrait du livre *Du Bataillon de Choc au Mirage*, est reproduit avec l'autorisation de Pierre de Taillac et Alain Bombeau



Pierre JARRIGE  
www.aviation-algerie.com  
Juin 2023  
Reproduction autorisée  
Publication gratuite - Vente interdite



Roland Glavany, le « *Baron des Mach* »



# Retour en Algérie

Le 1<sup>er</sup> septembre 1959, redevenu un commandant de l'armée de l'Air, j'effectuai, à Melun-Villaroche, le vol de contrôle après chantier du prototype *Mirage IV* 01.

Le 19 septembre, embarqué dans un *Dakota*, je partais pour l'Algérie. Je l'avais demandé. C'était donc Alger en 1959, seize ans après mon arrivée en 1943, mais cette fois pour une guerre qui n'était plus une guerre de libération.

Au lieu d'Air Algérie en 1943, je connus la 5<sup>ème</sup> Région aérienne que commandait le général André Martin. Il avait toujours le même regard ironique et amical, celui de mon commandant d'escadre de 1946, et les mêmes exigences tranquilles. Il me fixa, d'emblée, un programme de « *remise en bain* » accélérée, propre à m'envoyer en cure de repos au bout de quelques semaines et m'annonça ma prochaine affectation au PCAM de la 10<sup>ème</sup> Division Parachutiste.

Pour organiser au mieux la coopération Air-Terre, l'armée de l'Air avait quadrillé l'Algérie de Postes de Commandant Air, ou PCA. Deux de ces PCA étaient jumelés avec les états-majors de deux divisions parachutistes essentiellement mobiles, la 10<sup>ème</sup> et la 25<sup>ème</sup>. Ils étaient des PCA mobiles, ou PCAM. Le destin m'envoyait vers le PCAM de la 10<sup>ème</sup> DP. C'était un grand honneur.

Pour ma génération, l'Algérie ne faisait pas partie de « l'*Empire colonial* ». Elle était constituée de trois départements français qui, sur nos cartes d'école, avaient les mêmes couleurs que nos départements métropolitains. Elle était la France. J'étais mieux placé que quiconque pour me souvenir des sacrifices en 1943-1945, de ces départements qui seuls, avec la Corse, avaient connu la mobilisation, et dont les fils, « Pieds-Noirs » ou autochtones, étaient tombés par milliers au cours de la glorieuse campagne d'Italie ou pour libérer la Patrie.

Je savais aussi que la rébellion, en la triste Toussaint de 1954, avait débuté par le massacre d'innocents, le massacre de ce que nous avions de meilleur, nos instituteurs, pour se poursuivre par les atrocités inimaginables d'hommes du gabarit d'Amirouche. Alors, 1958 et l'arrivée du général De Gaulle, avaient fait naître en nos cœurs le merveilleux espoir d'une solution digne de la France. Mais des mois s'étaient écoulés et le général commençait à parler d'auto-détermination. J'arrivais à ce moment-là, aviateur parmi les paras, officier croyant en la mission de son pays, soldat mais attaché aux droits de l'homme. Et une fois de plus, j'avais à me « *débrouiller* » pour faire cette guerre le plus dignement possible.

## *Alouette et Sikorsky H-34*

Il fallait me familiariser avec les hélicoptères que je n'allais plus quitter durant quatorze mois et je me retrouvai à Boufarik pour quelques jours à la belle Escadre d'hélicoptères n° 2, commandée par le colonel Chantiers, secondé par Tardy, qui y faisait régner une ambiance réconfortante. Avec l'*Alouette II*, infatigable bonne à tout faire, l'armée de l'Air avait adopté le Sikorsky H-34, capable de transporter une douzaine de fantassins avec leur armement léger, et qui s'avérait parfaitement adapté aux missions du moment. Le génie bricoleur du célèbre colonel Félix Brunet avait équipé certains H-34, baptisés alors « *Pirate* », de mitrailleuses de 12,7 et d'un canon de 20 en sabords, qui les transformaient en instruments d'appui-feu terriblement efficaces.

Certes, j'étais loin des *Mirage* que je pilotais quinze jours avant, mais j'étais heureux de faire connaissance avec ces machines nouvelles pour moi.

Je fis un saut à Sétif-Aïn Arnat où le colonel Marceau Crespin régnait sur le Groupement d'hélicoptères n° 2 de l'Aviation légère de l'Armée de Terre, ou ALAT. Dans ce domaine des hélicoptères, sévissait alors une âpre concurrence entre l'ALAT et l'armée de l'Air, d'autant que l'ALAT avait choisi le Vertol H-21 bi-rotor, la fameuse « *Banane* », un peu moins maniable que le H-34 et dont il n'existait aucune version armée. Mais Marceau Crespin était mon frère d'armes depuis 1943 et notre amitié s'établissait très au-dessus de ces rivalités. Il m'accueillit à bras ouverts comme toujours et, dans ce camp où dominait une stricte discipline, en ces lieux baignés du souvenir du général de Lattre, je me liai aussi avec ses collaborateurs, Déodat de Puy-Montbrun et mon cousin Henri Couteaux.

Ces hors-d'œuvre terminés, je partis sur le terrain, en Grande Kabylie, pour un premier contact avec le PCA de mon camarade Augé à Tizi-Ouzou. Le bruit courait dans les bureaux d'Alger que les grands katibas (compagnies rebelles) étaient démantelées et que les opérations touchaient à leur fin. Le 2 octobre 1959, sur les pentes de Lalla Kredidja, dans le Djurdjura, j'assistai à une première opération. Le soir, le régiment engagé comptait 16 morts et 20 blessés, un H-34 avait été « *descendu* » et les fellaghas étaient restés maîtres de leur terrain. Rien n'était donc encore joué.



*H-34Pirate, armé d'un canon de 30 mm et d'une mitrailleuse 12,7 mm*

## À la 10<sup>ème</sup> DP

Le 4 octobre, une *Alouette* me déposa au PC de la 10<sup>ème</sup> Division parachutiste. Ce PC, dit « *PC Artois* », se trouvait à 1 730 mètres au-dessus de Sidi-Aïch et de la vallée de la Soummam, en bordure de la forêt de l'Ak-fadou. La 10<sup>ème</sup> DP terminait une grande opération en Kabylie, baptisée opération « *Jumelles* », qui faisait partie du Plan Challe. Le général Challe, commandant supérieur en Algérie, superposait à l'action de ses troupes de secteur, un grand balayage, d'ouest en est, d'opérations successives conduites par ses deux divisions parachutistes, la 10<sup>ème</sup> et la 25<sup>ème</sup> DP. Mon sort allait être lié à celui de la 10<sup>ème</sup> DP pendant plus d'un an.

La 10<sup>ème</sup> DP était alors essentiellement constituée par cinq régiments d'élite et qui semblaient infatigables : le 1<sup>er</sup> Régiment étranger de parachutistes ou 1<sup>er</sup> REP, le 1<sup>er</sup> Régiment de chasseurs parachutistes ou 1<sup>er</sup> RCP, les 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> Régiments parachutistes d'infanterie de marine ou RPIMA. Les chefs de corps étaient tous du type « *vieux baroudeurs* », anciens des campagnes de la Libération et d'Indochine, très proches de leurs hommes et parmi lesquels se détachaient, tout particulièrement, les colonels Cousteau et Balbin. Il y avait bien une artillerie divisionnaire, mais dans ce conflit le rôle de l'artillerie était réduit au strict minimum.

Le patron était le général Gracieux. Petit, râblé, d'un calme imperturbable, précis et concis dans ses ordres, d'une bonhomie apparente que démentait très vite un regard sans équivoque.

Le général Gracieux vivait pour sa division qu'il avait parfaitement en mains. Je lui connus deux adjoints successifs, le colonel Mayer, figure célèbre des parachutistes, puis le colonel Ceccaldi, Compagnon de la Libération, soldat gaulliste des premiers mois, « *l'artilleur de Koufra* », qui gagnait tous les cœurs par sa gentillesse souriante et « *décontractée* » et dont la seule présence calmait les énervés et les impatientes.

Une petite équipe d'état-major mettait en musique les ordres du patron, essentiellement animée par le commandant Faulques au 3<sup>ème</sup> Bureau « *Opérations* », le capitaine Planet, au 2<sup>ème</sup> Bureau « *Renseignements* » et le capitaine Camus, au 4<sup>ème</sup> Bureau. Faulques et Planet avaient été en Indochine des guerriers d'un courage exceptionnel qui faisait encore l'admiration de tous. Avec ces officiers, au fil de longues soirées d'hiver, de la vie au coude à coude et des épreuves subies, j'établis assez vite des relations de confiance et d'amitié. Je suis heureux et fier de les avoir connus.



*Le général Jean Gracieux, commandant la 10<sup>ème</sup> DP en Algérie du 3 février 1959 au 25 mai 1960*

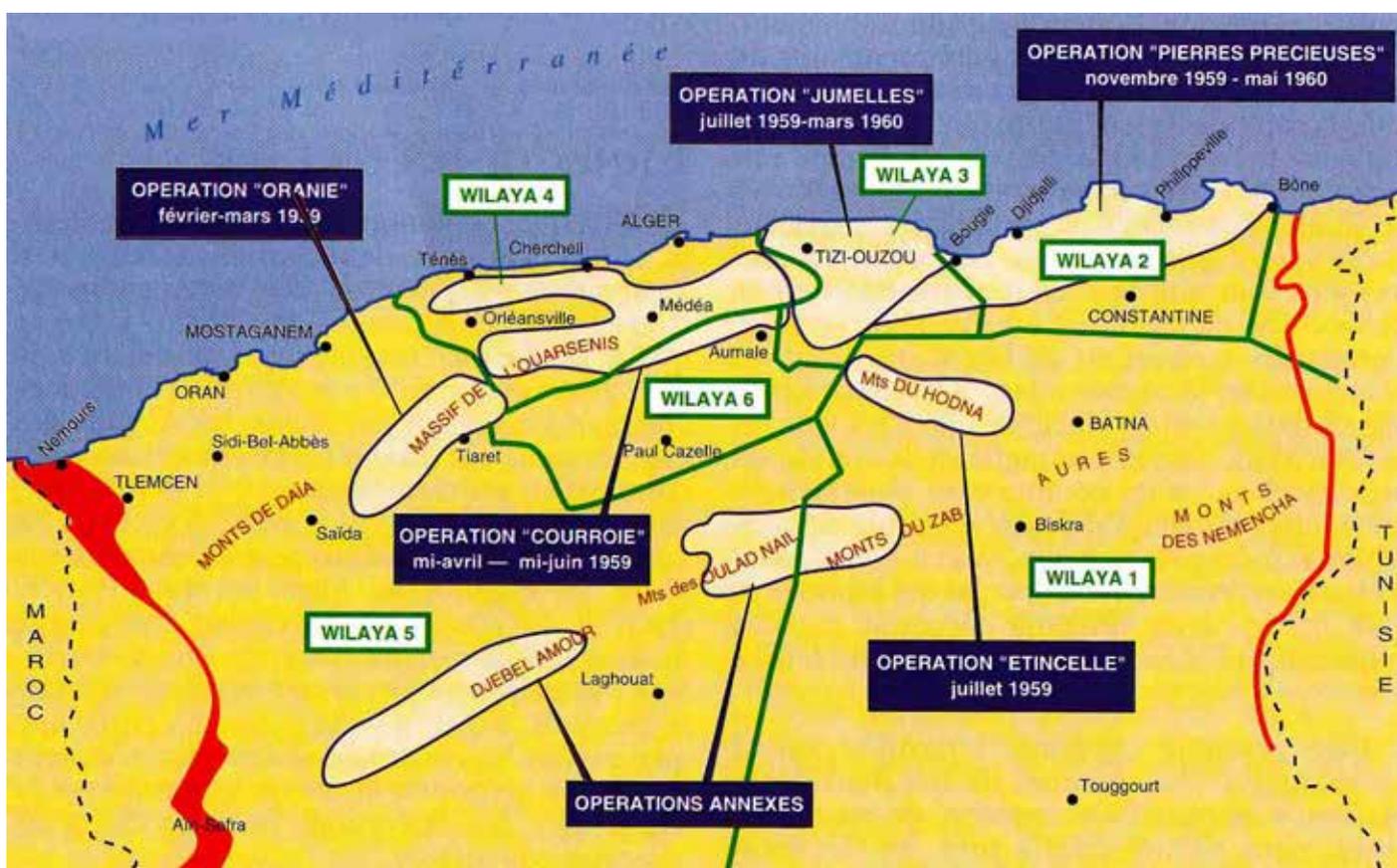
# Le PCAM

Quel était mon travail au sein de cet état-major, à la tête du PCAM ? Avec mon second, qui fut successivement le capitaine Maslin, puis le lieutenant Clerget, nous dirigeons une petite équipe munie de moyens radios puissants.

Nous devons obtenir du Groupement Aérien Tactique voisin et diriger les appuis-feu aériens nécessaires aux régiments engagés. Nous avons à notre disposition permanente au moins un détachement d'intervention d'hélicoptères, DIH de six H-34, avec un H-34 armé « *Pirate* » et une *Alouette II*. Sur cette *Alouette II*, utilisée en PC volant, nous guidions les héliportages d'assaut, balisant aux fumigènes les zones de posé, déclenchant les tirs du ou des « *Pirate* », ou au contraire, nous partions en reconnaissance à vue, à la recherche des rebelles.

L'indicatif radio du PCAM était « *Ronsard* », mon indicatif personnel « *Ronsard autorité* » et durant 300 missions aériennes, dites de « *maintien de l'ordre* », j'ai jonglé avec les indicatifs des régiments de ma division : « *Paulette* », « *Pavie* », « *Patin* », « *Patriote* », « *Pavot* ». J'établissais sur les ondes une fraternité d'armes que je n'avais pas encore connue de la sorte.

De ces 300 missions, je ne parlerai guère, parce que mon second en faisait encore plus, parce que, quels qu'aient pu être les risques et la fatigue, ils n'étaient rien à côté de ce que subissait le plus petit 2<sup>ème</sup> classe para, crapahutant sur tous les djebels, souvent couvert, pour dormir, la nuit d'hiver, de sa seule toile de tente, exposé jour après jour à l'embuscade, soldat digne de ses plus grands anciens et dont le stoïcisme faisait mon admiration. Au moins, de ce magnifique observatoire qu'est un hélicoptère, ai-je pu contempler l'Algérie, de l'Ouarsenis à la frontière tunisienne, de la mer à la naissance du désert, survolant plaines et montagnes et rêvant à des paysages qui deviendraient des paysages de paix.



Le Plan Challe, les opérations de février 1959 à novembre 1960 (SHAT)

## La côte 1621, le PC Artois

À la mi-octobre 1959, le PC *Artois* alla s'établir un peu plus bas, à la côte 1621, dans un camp de tentes et de roulottes. Le général Challe avait décidé que la 10<sup>ème</sup> DP passerait l'hiver sur ce terrain théoriquement pacifié. Cet hiver fut rude. De cette haute crête de Grande Kabylie, que bordait une cuvette assez facilement utilisée par les hélicoptères, la vue, par temps clair, s'étendait sur un relief de pré-Alpes jusqu'à l'extrémité de la vallée de la Soummam et à Bougie, à 40 km de là. Les deux ou trois dizaines de tentes et de roulottes, entourées de barbelés, allaient former notre cadre de vie. Très vite arrivèrent, dès novembre, la pluie et la neige, qui transformèrent le camp en vaste borbier où l'on ne circulait qu'en bottes de caoutchouc. Les pistes qui menaient de la vallée au camp devinrent impraticables durant de longues semaines au point que nous fûmes ravitaillés par parachutage. Si les officiers de l'état-major étaient à peu près relevés chaque mois, l'armée de l'Air, pour ce qui me concernait, avait d'autres chats à fouetter et je pus jouir de cette retraite propice aux lectures du soir et à la méditation, quatre mois d'affilé. J'avais, il est vrai, le privilège d'une roulotte et d'un poêle à pétrole au-dessus duquel séchait mon linge de corps, rapidement tacheté de suie indélébile. Nous dormions en survêtement, enfilant au réveil nos tenus de combat. En fait, je tins le coup, sans grand problème, souvent heureux de cette austérité. Nous connûmes donc une vie de reclus, réunis le soir, autour du feu, sirotant nos grogs, discutant de tout et de rien, embarqués dans d'interminables parties de poker ou de bridge. Je parlais beaucoup avec Roger Faulques, qui devint mon ami. Dix ans avant, le Vietminh l'avait rendu, mourant, après Cao Bang, et Guillaume de Fontanges l'avait ramené dans son Ju 52. De ses blessures, il avait gardé une bonne ostéite avec rétention et des crises de fièvre qui l'abattaient mais il rebondissait chaque fois de plus belle, increvable et rayonnant.

Et puis, il y avait mon équipe, mon petit « *goum* » d'aviateurs dont j'étais directement responsable. Mon second vivait dans la vallée, près de Sidi-Aïch, prêt à intervenir immédiatement à la tête du DIH en alerte. J'étais aidé par un sous-lieutenant du contingent, Claude Lemoine, tout rond, très scout, d'un dévouement sans bornes. Alors, quand les tentes menaçaient d'être emportées dans une tempête de neige, nous luttions ensemble, nous réchauffant ensuite aux vins chauds, aux chants, aux histoires sans fin du sergent Roulet dit « *Basile* », heureux et malheureux ensemble, sans qu'il puisse exister la moindre rivalité ou la moindre jalousie entre nous puisque nous étions seuls, sans témoins, dans la boue et le vent. Tout, autour de nous, était désert car même les sangliers avaient fui le froid pour descendre vers la vallée, tandis que les fellaghas attendaient la fin de l'hiver pour tendre des embuscades sur les pistes voisines.

Parfois, par temps meilleur, nous allions sur les pentes, traversant de pauvres villages kabyles, aux maisons basses de pierres empilées, où des femmes au teint clair, non voilées, couvertes de piécettes, gardaient les gosses en l'absence des hommes. La plupart d'eux, d'ailleurs, étaient sans doute avec le chef de la Willaya 3, celle qui nous était opposée, Mohand el Hadj, dont nous évoquions souvent la figure et que nous ne capturâmes jamais. Ils étaient devenus des fellaghas, nos ennemis, et je ne les connaissais que comme silhouettes fugitives courant dans les cailloux. Parfois, profitant d'un beau temps passager, des képis étoilés débarquaient d'hélicoptères pour un briefing magistral et stéréotypé, un repas de soldats sous la tente, sans nous apporter les grandes orientations dont nous aurions tant eu besoin. Plus agréable était la visite de la seule femme rencontrée au camp durant ces mois d'hiver, le médecin-capitaine Valérie André, déjà bien connue des paras depuis l'Indochine, et dont la gentillesse extrême me conquit immédiatement.

# L'affaire des Barricades

Le 20 janvier 1960, une courte permission me permit de regagner Paris après avoir eu, fort heureusement, le temps de prendre une douche à Alger chez mes oncle et tant Delye. Le bonheur familial du retour, pour aussi bref qu'il fut, ne se décrit pas.

Durant cette permission, éclatèrent, le 24 janvier, les premières émeutes d'Alger. Joseph Ortiz, Pierre Lagaille et leurs amis algérois, qui ne pouvaient admettre l'auto-détermination annoncée par le général De Gaulle, avaient bâti leur petit camp retranché dans le quartier des facultés et la 10<sup>ème</sup> DP, une fois de plus, avait été appelée à la rescousse.

De retour à Alger, j'allai saluer le général Gracieux qui avait établi son PC provisoire dans une villa du haut de la ville et faisait donner le 1<sup>er</sup> REP du colonel Dufour et le 1<sup>er</sup> RCP du colonel Broizat. Je le trouvai un peu tendu, mais aussi amical qu'à l'accoutumée, et j'allai rejoindre en Kabylie, sur le vrai terrain, le reste de la division aux ordres de mon cher colonel Ceccaldi.

Cette affaire d'Alger, petite affaire au demeurant, eut de graves conséquences. Le général Gracieux, au bout de quelques jours, avait obtenu la reddition de ces nouveaux rebelles sans effusion de sang. Mais on lui reprocha d'avoir un peu trop laissé traîner les choses et d'avoir toléré un certain degré de fraternisation entre les hommes d'Ortiz et les deux régiments.

Alors, les sanctions tombèrent. Le 1<sup>er</sup> RCP nous quitta pour rejoindre la 25<sup>ème</sup> DP. Il fut remplacé par le 9<sup>ème</sup> RCP alors commandé par un colonel presque aussi fameux que Bigeard, bien qu'il eut plus de réserve, le colonel Bréchnignac. Mais surtout, le général Gracieux dut quitter le commandement de la 10<sup>ème</sup> DP et ce fut une erreur impardonnable. Le général Gracieux d'un loyalisme, pour moi, au-dessus de toute crainte, avait sa division parfaitement en mains et ses officiers lui obéissaient presque aveuglément. Son absence, dix-huit mois plus tard, fit le jeu du destin.



*Barricade rue Michelet à Alger*

## Bernard de Saint-Hillier

En Kabylie, au moment où, enfin, la neige disparaissait, la boue séchait, les premières couleurs du printemps embellissaient les montagnes, la Division continua son combat.

Le général de Saint-Hillier en prit le commandement. Massif, ironique, gaulliste de la première heure, héros de Bir-Hakeim, Bernard de Saint-Hillier était un beau soldat que j'admirais et que je servis avec plaisir.

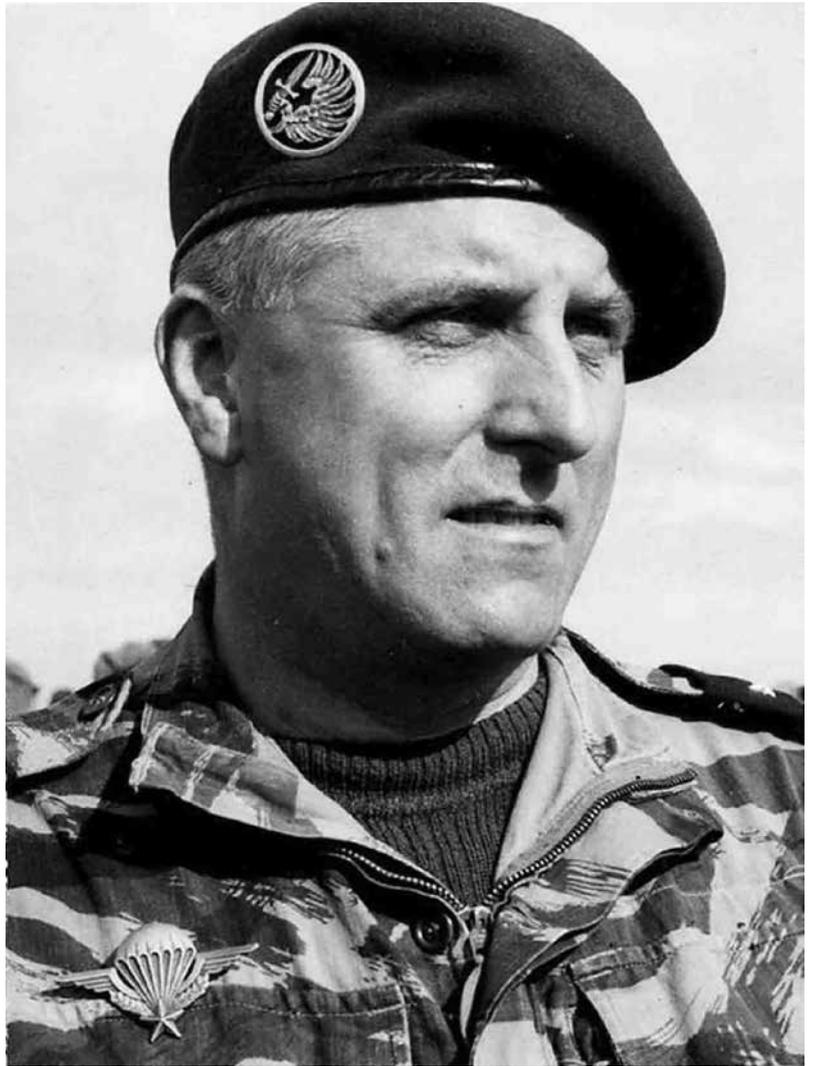
Après lui, nous rejoignit, sur nos crêtes, le commandant Hélie de Saint-Marc, ancien de la division, qui avait pris un congé pour tenter une reconversion dans les affaires mais qui n'avait pu résister à un nouvel appel des armes. C'était un homme d'une grande courtoisie, agréable camarade, soldat incontesté, dont le rôle devait être prééminent en 1961.

Nous eûmes aussi l'honneur de la visite de notre nouveau ministre des Armées, Pierre Messmer, qui venait de succéder à Pierre Guillaumat et qui, quelques semaines auparavant, effectuait une période auprès du 2<sup>ème</sup> REP que commandait Jacques Lefort, mon ami.

Je n'aurai pas l'outrecuidance de présenter Pierre Messmer, qui fut des années durant mon voisin de Saint-Gildas de Rhuy, dans le Morbihan. Il eut l'obligeance de m'accorder à part un assez long entretien sur les problèmes aéronautiques, ce qui surprit mes camarades. Combien eut-il été utile qu'il mit les points sur les « i ».

Après un saut de trois jours à Paris pour recevoir la Grande Médaille d'Or de l'Aéro-club de France pour mon vol Mach 2 – *Le Baron des Mach*, disait Saint-Hillier – je revins pour démonter les tentes. Le PC *Artois* avait vécu. Nous quittâmes ces sommets le 4 avril 1960 et je ramenaient mon cirque, cahin-caha, à Blida. Je venais de passer six mois inoubliables.

Notre guerre continuait dans l'incertitude et l'amertume grandissante de mes camarades parachutistes.



*Le général Bernard de Saint-Hillier, commandant la 10<sup>ème</sup> DP en Algérie du 25 mai 1960 au 30 avril 1961*

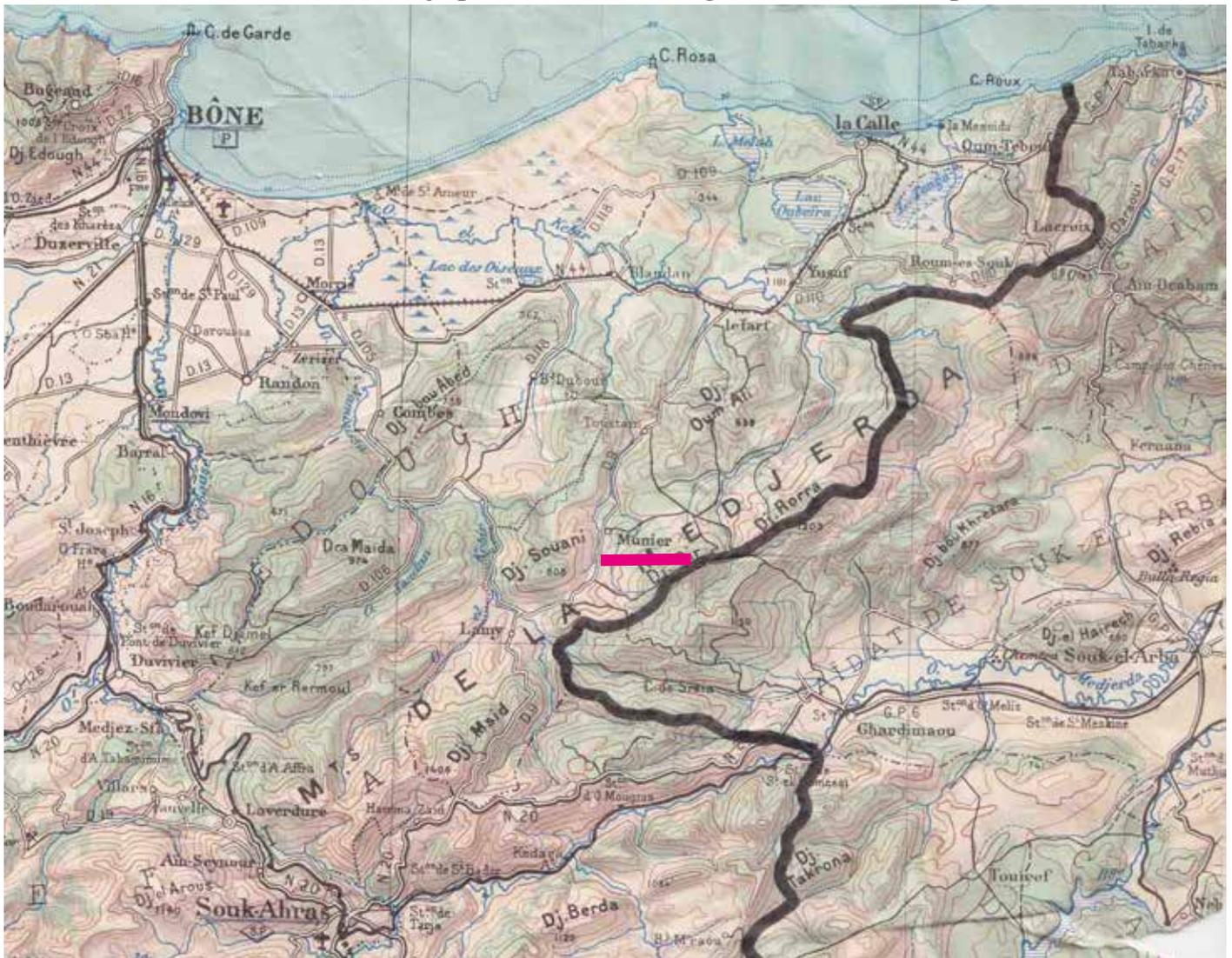
# Combats à la frontière tunisienne

Nous mîmes le cap à l'est vers Guelma et la frontière tunisienne, où l'on craignait une pénétration en force de l'ALN (Armée de Libération Nationale), bien abritée en Tunisie.

Nous survolions en *Alouette* des zones interdites, sans âme qui vive, vertes et boisées, où les cerfs, les biches et les sangliers s'enfuyaient au bruit de nos voilures tournantes. Parfois, l'ALN tentait, par petits groupes, un coup de main et revenait rapidement derrière la frontière.

Le 16 mai 1960, la 10<sup>ème</sup> DP leur courut après. Ce fut au nord-est de Munier, par une belle journée de printemps et le 1<sup>er</sup> REP conduisit la chasse qui le mena très vite à la frontière et à l'accrochage. Le patron me demanda l'appui aérien et je le fis donner massivement, à partir de Bône, avec tous les moyens disponibles jusqu'aux B-26 *Invader*.

Le général X, chef du Corps d'Armée, vint en hélicoptère au PC avancé et me demanda courtoisement quelques explications sur ces fumées qu'on voyait s'élever à la frontière. Je les lui donnai, il en eut l'air satisfait. Le lendemain ne fut pas pour moi un jour de fête puisque le général X m'accusait d'avoir outrepassé mes limites d'intervention, d'avoir risqué l'incident avec la Tunisie (un nouveau « Sakiet ») et exigeait à mon encontre les arrêts de rigueur. Mais « *Calumet Zéro* » veillait. Qui était « *Calumet Zéro* » ? C'était l'indicatif personnel bien connu du général Philippe Maurin, alors commandant du Groupement Aérien Tactique de Constantine. Il prit tout sur lui comme il savait le faire et je passai à travers les gouttes une fois de plus.

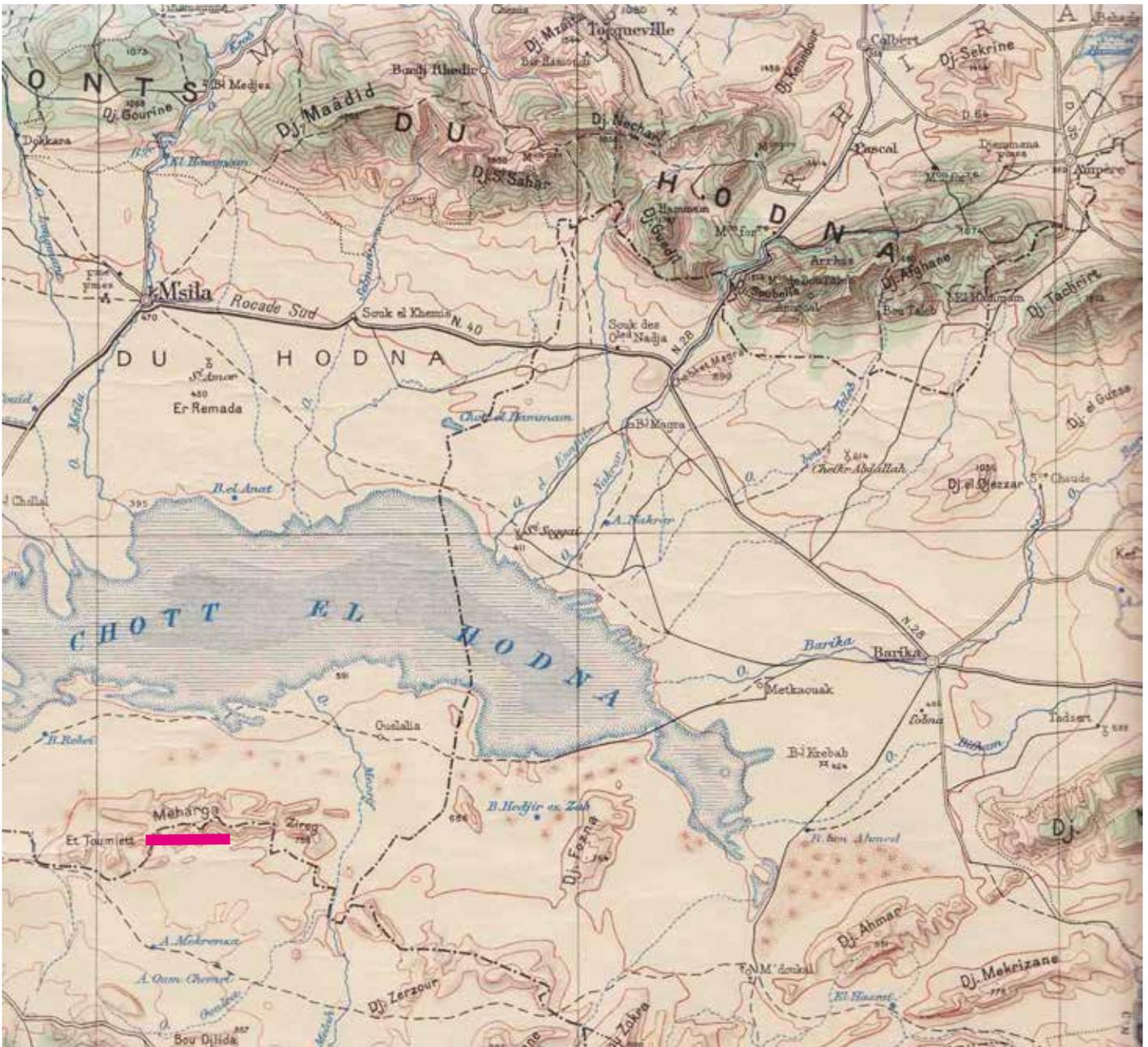


*Le village de Munier, au nord du Bec de Canard*

## Dans le Hodna

Ainsi s'acheva notre garde à la frontière. Nous repartîmes immédiatement pour le Hodna, au sud-ouest de Constantine, pour un rodéo d'un mois, aux premières lourdes chaleurs de juin, dans un paysage extraordinaire où se succédaient, du nord au sud, les collines boisées du Hodna même, la plaque grise et salée du chott El Hodna, les monticules pierreux du Méharga et les premiers sables d'un désert que les Algériens appellent déjà Sahara.

Héliportages sur héliportages, PC tactiques dans les cailloux, nuits à la belle étoile, fatigue et soif, nous poursuivions les fellaghas, repérant, tirant et tuant, tandis que commençaient à Melun les premiers pourparlers avec le FLN (Front de Libération Nationale). Nous donnions le meilleur de nous-mêmes dans ces sites admirables pour une course sans fin qui ne résolvait rien.



*Les monts du Hodna, le chott el Hodna et le Méharga*

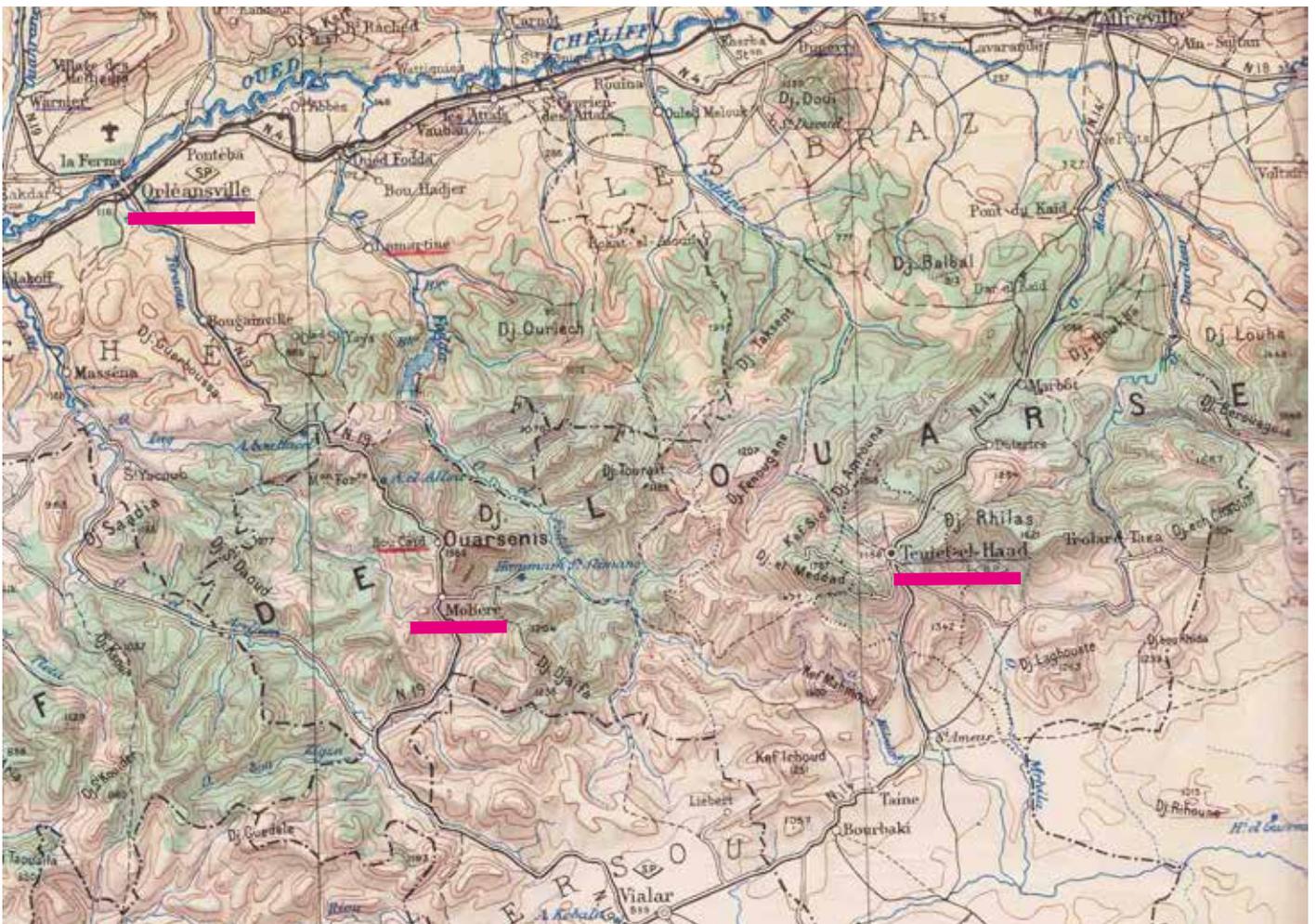
## Dans le massif de l'Ouarsenis

On nous expédia ensuite très loin dans l'ouest, dans le massif de l'Ouarsenis, au sud d'Orléansville, où je retrouvai, à la tête du PCA local, mon camarade Jean-Pierre Rozier, ancien pilote d'essais comme moi.

Et ce fut le même enchaînement de reconnaissances, d'appuis-aériens et de tirs « *Pirate* » au soleil d'août qui rendait nos *Alouette* brûlantes. Comme assez souvent depuis l'Akfadou, fidèle à mes souvenirs de sous-lieutenant du 1<sup>er</sup> Choc, je participai au sol aux opérations et j'eus, un jour, à connaître le capitaine Sergent du 1<sup>er</sup> REP dans un « *coup* » assez rude.

Après quinze jours de détente en Bretagne, je rejoignis le PC du général Saint-Hillier, d'abord à Molière – un nom qu'on ne retrouvera plus jamais sur les cartes – puis à Teniet-el-Haad en bordure de la plus belle forêt de cèdres d'Algérie, une des dernières. Nous poursuivîmes ces opérations jusqu'à la fin du mois de septembre, jusqu'à l'évanouissement total des fellaghas réfugiés ailleurs.

Dans ces régions, nous n'avions plus alors en face de nous de grande katibas organisées et nous pouvions, à juste titre, considérer que nous étions vainqueurs sur le terrain. Mais le terrorisme urbain persistait et, sur le terrain même, des petites bandes fluides nous condamnaient à attaquer, à attaquer sans cesse et à tuer. Totalement intégré à cette division parachutiste dont j'étais solidaire, je restais néanmoins un aviateur et je gardais ma liberté d'esprit et de jugement. Si je n'étais pas lassé des combats – car l'allégresse des combats, cela existe – je voyais avec consternation ce beau pays peu à peu crucifié, tandis que l'amertume des officiers montait tout autour de moi devant une politique qu'ils ne comprenaient point.



Orléansville, l'Ouarsenis, Molière et Teniet-el-Haad

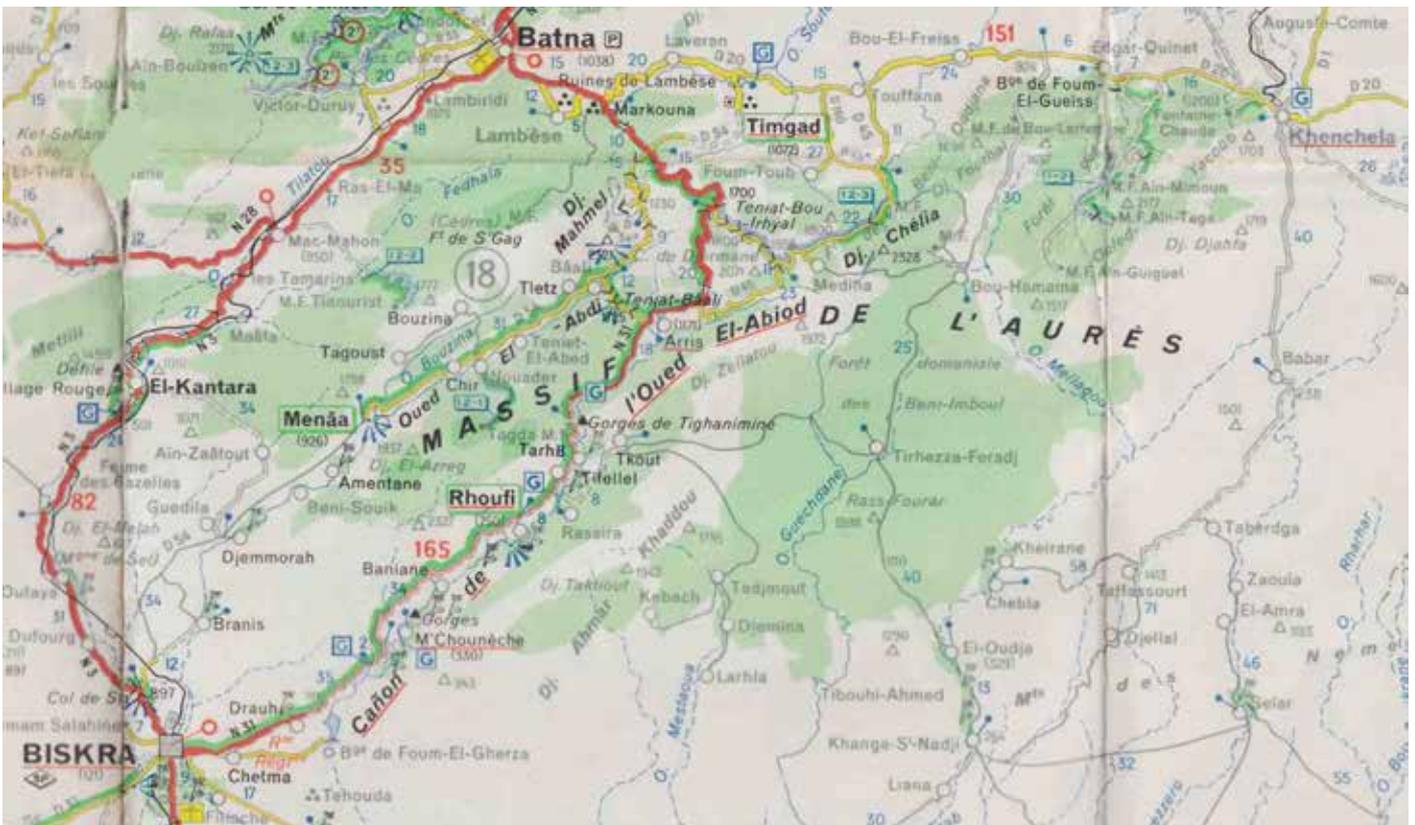
## Dans les Aurès

Et nous repartîmes encore, le 4 octobre 1960, cette fois pour les Aurès. Henri Maslin, mon second durant près d'un an, me quitta. Le lieutenant Jacques Clerget le remplaça.

À 100 km au sud de Constantine, les Aurès constituent une unité géographique très caractéristique et très belle. Des crêtes successives, orientées du sud-ouest au nord-est, séparées par des vallées profondes, y culminent à plus de 2 300 mètres dans le djebel Mahmel et le djebel Chélia. La population très faible était concentrée dans les vallées. Nous nous posions parfois en hélicoptères sur des sommets vierges de toute trace humaine et nous ramassions à chaque pas des fossiles, coquillages et ammonites, vieux de millions d'années et si étranges sur ces hauteurs. Mais c'était aussi un pays d'insoumission séculaire où des hommes rudes vivaient, par tradition, de brigandage et de coups de main, guerriers entraînés que nous allions connaître.

Le PC de la Division s'établit d'abord à Arris puis, très vite, sur un sommet voisin beaucoup plus propice aux liaisons radio indispensables. Les régiments se mirent en chasse des pentes du Chélia à celles du Mahmel.

Immédiatement, les accrochages furent très meurtriers pour nous comme ils ne l'avaient jamais été depuis plus d'un an. Tireurs d'élite, les fellaghas restaient retranchés sur les crêtes. Donner l'assaut se soldait par des pertes inadmissibles. À chaque passage d'*Alouette*, nous étions « tirés » de telle sorte qu'il nous était impossible de baliser l'objectif pour l'aviation d'appui, T-6 de Batna ou chasse lourde, et devions nous contenter d'un guidage radio approximatif. Clerget et moi tournions chacun à quatre missions par jour avec nos pilotes habituels d'*Alouette*, Bobet, Boyer, Baudoin : guidage des tirs des « *Pirate* » à 30 mètres devant les nôtres, héliportages au sommet du Chélia aux limites opérationnelles des H-34, anéantissement d'une bande avec le patron du 9<sup>ème</sup> RCP, évacuation de blessés sous le feu, guidage de la chasse, tout y passa et nous prîmes des risques parce que nos camarades étaient tombés par dizaines.



L'Aurès

## Les adieux

J'effectuai ma dernière mission le 6 novembre 1960. La dernière parce que l'armée de l'Air avait décidé ma relève et que mon remplaçant, le commandant Germain, venait d'arriver. Avant de partir, je sollicitai l'honneur de passer une semaine sur le terrain avec le 9<sup>ème</sup> RCP, il me fut accordé. Vint le moment des adieux. J'allai en *Alouette*, de piton en piton, saluer les colonels. Le colonel Balbin avait fait monter pour moi, de la vallée, une bouteille de champagne, chaude, et nous trinquâmes dans nos quarts métalliques à ce qui restait de plus sûr, c'est-à-dire l'amitié. Puis je saluai le général Saint-Hillier. Quand mon *Alouette* décolla, un piquet d'honneur présenta les armes.

Quelques jours plus tard, j'étais à Alger. Je réglais quelques dernières formalités. Le commandant de Saint-Marc, alors à la base arrière, me donna rendez-vous à l'hôtel Aletti avec quelques officiers pour m'offrir le cadeau de départ de la 10<sup>ème</sup> DP : un très beau panneau de bois orné de tous les insignes des régiments de la division et que j'ai précieusement conservé.

Ainsi se terminait mon parcours algérien. Je laissais derrière moi bien des parachutistes inquiets de leur avenir. Quelques mois plus tard, le putsch d'Alger éclata. Il était prévisible. J'y étais formellement opposé mais j'en comprenais trop les motivations.

Je retrouvai Paris et le bonheur de la famille. J'eus la chance d'être affecté au cabinet du général Lavaud, premier Délégué ministériel pour l'Armement et patron exemplaire. Je plongeai dans le travail d'état-major. Je savais, depuis longtemps, que le travail était le meilleur antidote mais pour oublier le drame algérien, il me fallut beaucoup, beaucoup d'années.

Général Roland Glavany, grand-croix de la Légion d'honneur.



La Promotion 2016 de l'École de l'Air a été baptisée « *Général Roland Glavany* »